

Portfolio

Master d'Écritures créatives

Ateliers d'écriture

Transgression : raconter ses vacances avec notre écriture habituelle, puis repérer nos règles d'écritures et les exacerber.

Les vacances, à l'UPHF, ça commence tôt. Et pourtant, les miennes ont duré 3 jours.

Bon, j'exagère un peu. Mais, en général, quand on parle des vacances, on s'attend au récit exaltant d'un séjour plus ou moins long dans une destination de rêve. C'est l'image qu'on se fait des vacances. Moi, je n'ai pas eu ce genre de vacances, alors ce n'est pas ce que je vais vous raconter.

On peut dire que j'ai passé des vacances *intensives*. Ma femme et moi, on a visité 3 villes des Hauts-de-France le temps d'une journée, en passage éclair. Ça fait donc 3 jours : c'est peu, mais on a passé des moments formidables, et une journée formidable vaut toute une semaine.

D'abord, on a visité Boulogne-sur-Mer. Le cadre était magnifique. C'est vraiment une belle ville. On a pu se balader le long d'une berge jusqu'à arriver à la mer, et puis on s'est posé et on a profité de la plage (sans aller dans l'eau parce qu'il faisait trop gris). On était assis sur une serviette et on observait la mer, l'horizon, le ressac permanent des vagues, les goélands et les mouettes qui se promenaient quelques pas plus loin.

Après un bon moment, on est allé manger dans un restaurant près de la plage : plateau de fruits de mer pour Madame, et poisson du jour (une dorade) avec des frites pour moi. C'était délicieux.

On était à deux pas de Nausicàa, le plus grand aquarium d'Europe, alors on a profité des 2 ou 3 heures qu'il nous restait avant notre départ pour le visiter. On a eu le temps de voir 3 expositions différentes, dont une sur les espèces qui vivent dans les abysses (j'ai oublié les deux autres), ainsi qu'un spectacle d'otaries et des manchots.

Et il était temps pour nous de reprendre la route vers la gare et de rentrer à Valenciennes.

Ça fait une journée formidable. Je n'ai pas eu le temps de raconter les deux autres, mais croyez-moi, c'était tout aussi formidable (on a visité le château de Pierrefonds, près de Compiègne, par exemple).

Bref, comme une journée formidable vaut toute une semaine, mes vacances ont duré 3 semaines.

*Invention d'un type de texte (l'anagraphe, avec une liste de contraintes à respecter)
et exemple de texte*

Anagraphe, nm : passage d'un texte en prose

- entièrement au singulier
- composé de deux phrases maximum
- de verbes uniquement au passé simple
- dénué de déterminants
- dont les noms sont tous collés à un de leurs synonymes par un trait d'union
- portant obligatoirement sur une même idée
- et comportant obligatoirement une rime interne.

Thème : le CAC40 et son rapport

Texte :

Rapport-analogie de CAC40 entreprise-projet cotée en bourse-finance sortit tout vendredi à 14 heure-période. Document-fichier contient valeur-bravoure de action-bataille de entreprise-projet à instant-point de ouverture-châssis de bourse-finance de Paris.

Bourse-finance fut marché-souk d'échange-flux de valeur-bravoure financière. Ce fut aussi bâtiment-crédation où s'échangea même valeur-bravoure.

Selon BFM Business, aujourd'hui, marché-souk fut particulièrement à hausse-crescendo grâce à revente-rachat de action-bataille de entreprise-projet de Alstom par Thalès.

Trader fut en liesse-réjouissance parce que gagna beaucoup d'argent-mitraille lors de opération-croisade financière.

Prendre un élément de la nature et écrire une poésie objective à partir de cet élément (pas d'affect, pas de métaphore, pas de rimes, le tout en vers libres). Chercher à faire passer les émotions autrement.

L'arbre est dans la forêt.
Seul parmi la multitude.
Solidement enraciné.
C'est un hêtre.
Son large tronc, rectiligne, est parfaitement perpendiculaire au sol.
En bas, des tas de feuilles au-dessus du humus.
Le long du tronc, quelques boursoufflures.
L'écorce solide est d'un marron uniforme.
Plus haut, le tronc bifurque en plusieurs branches distinctes.
Ici, plus de régularité. Les branches se chevauchent, s'éloignent, zigzaguent.
Plus haut encore, les frondaisons verdoyantes.
Uniformité totale. Vert éclatant qui dissimule les branches.

Mettre en jeu ce personnage dans une nouvelle de manière originale :
Jet Vvinseik, architecte.

Nouvelle :

– Jet Vvinseik, Architecte & associés. Ensemble, construisons les bâtiments de demain.

Quelle pub de ringard. On est en 2024... C'est encore possible de faire quelque chose d'aussi peu original, sérieusement ? Des slogans pourris dans le genre, on en voit tout le temps à la télé. Au bout d'un moment, ils devraient comprendre que ça marche pas, les publicitaires. Une pub, c'est censé donner envie aux gens, non ?

*

Depuis mon bureau, la vue est splendide. Des bureaux comme ça, en plein Paris, c'est pas donné. Faut avoir les moyens, quoi. Alors, quand je peux profiter de la vue, j'en profite. C'est ma façon de jouir de ce privilège. Ma fenêtre donne sur la rue Rivoli. On est à quelques pas du Louvre et des Tuileries.

En bas, il y a un grand chantier. En ce moment, ils démontent les installations mises en place pour les Jeux Olympiques. Après avoir été en ébullition, Paris et Saint-Denis sont en grand ménage. Il y a beaucoup moins de monde dans les rues. La capitale est plus respirable, mais on étouffe toujours dans ce labyrinthe pollué.

Je bois mon café matinal devant la télé. Un latte macchiato goût noisette. Dans l'écran, Pascal Praud débat avec ses chroniqueurs sur CNews. Ils en disent, des conneries, mais moi ça me fait rire. Et puis, il a l'air sympa, quand il parle pas de politique. Quand ils disent des conneries, j'écoute pas vraiment. Ils parlent dans le vide, ça m'intéresse pas. Par contre, quand ils parlent d'économie, d'histoire ou de littérature, là, je les écoute. Et bizarrement, ils disent beaucoup moins de conneries. Peut-être que certaines personnes devraient éviter de parler de politique, finalement. Ca leur éviterait de dire beaucoup de conneries.

La télé, c'est juste pour pas me sentir seul. J'aime pas être dans mon bureau et entendre le silence. Le silence, c'est angoissant. Un petit bruit de fond, ça rassure, au fond. Je me sens moins seul alors qu'il n'y a personne. J'aime pas me sentir seul. Du

coup, le bruit de fond, ça me fait du bien. C'est un peu comme un tour d'illusionniste : t'es seul, mais tu l'es pas vraiment. Enfin, tout ça, c'est dans la tête.

Quand t'es riche, comme moi, t'as tout ton temps. Tu fais ce que tu veux de tes journées. Les choses qui te plaisent. Le reste, t'as pas obligé. Ou alors tu les délègues à quelqu'un qui est payé pour ça. Une secrétaire, un employé, un stagiaire. C'est plus facile. Celui que tu payes est content parce qu'il a son argent, et toi t'es content parce que tu t'es débarrassé du truc chiant que tu voulais pas faire. Quand t'es riche, t'es un peu plus libre parce que tu peux choisir de faire les choses qui te plaisent. Le quelqu'un qui est payé pour ça, il peut pas choisir. Il fait des choses qui ne lui plaisent pas parce qu'il a besoin d'argent pour faire les choses qui lui plaisent. Et au final, il gagne pas assez pour tout faire. J'espère qu'un jour il sera riche, comme ça il pourra faire toutes les choses qui lui plaisent. Il sera un peu plus heureux, au début. Quand t'es riche, t'es un peu plus heureux, au début.

Mais faut pas croire que je fais rien de mes journées, au contraire. Les choses qui me plaisent sont des choses que les gens trouvent chiantes, c'est tout. Tant mieux pour moi, finalement. J'aime faire tourner mon business, trouver des idées innovantes, des solutions à des problèmes jusque-là persistants. C'est ça qui me nourrit. Netflix, c'est pas mon délire. Ça ramollit le cerveau. Tu consommes, tu consommes. Tu fais quoi finalement ? Tu croupis, c'est tout. Moi, j'ai besoin d'être stimulé, et je suis stimulé quand je suis dans l'action, quand je pense, quand j'écris. Là, je pense, et du coup, je suis stimulé. Je ne croupis pas.

Quand t'es riche, comme moi, t'es tout seul. C'est pour ça que je regarde *L'heure des pros* sur CNews en sirotant mon café. C'est pour ça que je profite de la vue dans mon bureau flambant neuf du centre de la capitale. C'est pour ça que j'aime m'occuper de mon business et stimuler ma créativité et ma réflexion. De toute façon, j'ai toujours été introverti. J'aime les gens, mais j'ai besoin d'être seul. Les gens, c'est bien, mais ça fatigue, à force. Même moi, à force, je fatigue les gens. Mais bon, les gens, c'est intéressant. Ils te nourrissent. Tu les consommes, un peu comme Netflix. On se consomme tous les uns les autres, et après chacun rentre chez soi pour recharger les batteries et trouver des idées. Sauf les extravertis, parce que eux, ils ont besoin des autres pour recharger les batteries. Mais pour ça, ils consomment celles des autres.

Par contre, les gens, quand t'es riche, il y en a peu qui sont sincères avec toi. Certains sont là pour l'argent, d'autres pour la réputation, d'autres pour essayer de

prendre ta place. Il y a toujours un intérêt, dans l'histoire. Toi, t'es pas important. Les gens s'intéressent pas à toi. Ils s'intéressent à ce que tu possèdes, à ce que tu renvoies, à ce qui gravite autour de toi. Parfois, ils s'intéressent même seulement à l'image qu'ils se font de toi. Tout ça, c'est dans la tête.

Mais bon, je me plains pas. Je manque de rien. J'ai ma famille, ma femme, mes enfants, mon business. J'essaye d'être utile autour de moi et de me battre pour ce qui compte vraiment. Le reste, c'est pas mon problème. On peut pas sauver toute la planète. On peut pas rendre tout le monde heureux. Un riche, ça peut même pas se rendre heureux soi-même. Sauf un peu au début, mais après ça part. Ça part plus vite que ce que tu crois, parce qu'on se rend compte que c'est pas ça qu'on cherchait vraiment.

Les gens croient que l'argent, c'est important. C'est important, mais seulement quand t'en as pas. Parce que tu luttas pour survivre. Une fois que t'en as assez pour vivre, ça veut plus rien dire, tout ça. Ça devient comme l'oxygène. T'en as besoin pour respirer, mais t'en manques jamais, donc tu t'inquiètes pas. Tu respirez toute la journée sans compter l'oxygène que tu consommes. C'est pas un problème, il y en a encore plein dans l'atmosphère. Bah, l'argent, c'est pareil. Mais bon, va dire ça à quelqu'un qui manque d'oxygène. Pour lui, l'oxygène, c'est important, parce qu'il en a pas. Parce qu'il lutte pour survivre. Pour nous, ça veut plus rien dire, tout ça.

L'argent, c'est comme l'oxygène. Il y en a partout dans la nature. Tout le monde en profite. C'est pas l'argent, le problème. C'est nous, le problème. Tout le monde sait respirer, donc tout le monde a de l'oxygène. On se pose même pas la question. L'argent, c'est différent, parce qu'il faut savoir en faire. C'est un truc qui s'apprend, ça vient pas tout seul. C'est une compétence. T'as pas appris à respirer, mais tu dois apprendre à faire de l'argent. Une fois que t'as appris à faire de l'argent, faire de l'argent, c'est aussi facile que respirer.

Si j'étais né riche, je pourrais pas dire tout ça sur les riches et sur l'argent. Je pourrais pas connaître la vraie valeur de l'argent. Les riches de naissance, ça connaît pas la vraie valeur de l'argent. Il y a que les nouveaux riches qui peuvent comprendre. On a connu les deux mondes. Un peu comme un mort qui revient à la vie. Il peut vous expliquer comment ça se passe, de l'autre côté. Enfin, s'il s'en souvient... Parce que des nouveaux riches qui oublient d'où ils viennent, ça existe aussi. C'est un peu comme des riches de naissance. Quand ils sont devenus riches, c'était une deuxième naissance, alors ils oublient. C'est des riches de deuxième naissance.

J'ai beaucoup parlé d'argent, là. Les riches, c'est obsédé par l'argent. La preuve. Les pauvres aussi, c'est obsédé par l'argent. Les riches, parce qu'ils en ont, et les pauvres, parce qu'ils en ont pas. L'argent, ça fait tourner la tête. J'ai la tête qui tourne. J'arrête de parler d'argent.

Avant, j'avais horreur du marketing (encore un truc de riche). Le marketing, pour moi, c'était un truc de menteur. On ment aux gens pour leur vendre des trucs. Le marketing, c'est de l'escroquerie. Maintenant, j'aime toujours pas l'escroquerie. Par contre, maintenant, j'aime bien le marketing. Le marketing, t'en as besoin pour faire de l'argent. Et puis, tu fais du bien aux gens grâce au marketing. Tu t'intéresses à eux. Tu te demandes : Qu'est-ce qu'ils désirent ? De quoi est-ce qu'ils ont besoin ? Est-ce qu'ils ont un problème dans leur vie ? Tout le monde a des désirs, des besoins, des problèmes. Tout le monde cherche à assouvir ses désirs, combler ses besoins, résoudre ses problèmes. Le marché, c'est nous tous, et le marketing, c'est l'enquêteur qui parcourt le marché pour trouver le problème des gens. Quand tu connais le problème des gens, c'est plus facile de trouver une solution à leur vendre. Du coup, tu gagnes de l'argent pour rendre meilleure la vie des gens, et eux, ils dépensent de l'argent pour se rendre la vie meilleure. On a le même objectif, au final. Tout ça, c'est dans la tête.

Maleth, Elsa Weaver

(réécriture absurde d'un passage de Macbeth de Shakespeare)

B– Qui ? va là.

F– Non, vous ! Répondez-moi : Halte, faites-vous connaître.

B– Longue vie au roi ?

F– Barnardo...

B– Lui-même ?

F– Vous êtes on ne peut plus... fidèlement à l'heure.

B– Il est minuit sonné. Va. Au lit, Francisco !

F– Grand merci ! Pour la relève, il fait un froid de loup. Et j'ai le cœur transi.

B– Tout a été ? Tranquille.

F– Pas un bruit ! De souris ?

B– Bon, alors bonne nuit si vous croisez Horatio et Marcellus.

Mes compagnons de garde ? Dites-leur de se hâter.

Entrent Horatio et Marcellus

F– Je crois. Les entendre halte qui ? va là.

SCENE VI

Entrent Horatio et d'autres.

H– Quels sont ces gens ? Qui veulent me parler ?

Un gentilhomme– Des marins. Monsieur, ils ont des lettres pour vous...
prétendent-ils.

H– Faites-les entrer.

(A part.) Je ne vois pas. De quelle région du monde

Je puis attendre un message

S'il n'est de monseigneur ? Maleth !

On introduit les marins.

Le premier marin– Dieu vous bénisse, monsieur.

H– Qu’il te bénisse toi aussi.

Le premier marin– Il le fera. Si ça lui chante, monsieur, voici ! Une lettre pour vous, monsieur. Elle vient de l’ambassadeur. Qui allait en Angleterre, si toutefois votre nom est bien Horatio ? Comme je **me** le suis laissé dire.

H, *lisant*.– Horatio, quand tu m’auras lu... introduis ces gens. Auprès du roi, ils ont des lettres. Pour lui, nous n’avions pas fait deux jours ! Des pirates armés jusqu’aux dents nous prenaient. En chasse, comme nous ne pouvions les gagner, à la voile nous fîmes preuve de ce courage auquel ils nous obligeaient. Et au moment de l’abordage, je me suis jeté. Sur le pont, à l’instant même ! Ils se dégagèrent et je suis resté. Leur seul prisonnier, ils m’ont traité. En charitables fripouilles, mais ils savent bien ce qu’ils font. Et je suis destiné à leur être utile : fais parvenir au roi les lettres que je lui adresse. Et viens me rejoindre aussi vite que si tu fuyais ! La mort, j’ai des mots à te dire à l’oreille, qui te rendront muet et pourtant ils sont trop légers encore pour le calibre de cette affaire. Ces braves gens vont te conduire. Où je suis, Rosencrantz et Guildenstern poursuivent leur course. Vers l’Angleterre, et sur eux aussi j’aurai beaucoup à t’apprendre. Au revoir, ton ami ! Tu n’en doutes pas, « Maleth. » Venez, je vais vous introduire. Avec vos lettres, faites vite ! Et ensuite menez-moi vers celui qui les a écrites.

Ils sortent.

SCENE VII

Le roi revient avec Laërte.

Le roi– Que maintenant ? Votre conscience m’acquitte. Et que j’entre en ami ! Dans votre cœur, vous avez appris, vous avez compris que celui qui a tué votre noble père en voulait aussi à ma vie.

Laërte– Il semble. Bien, mais dites-moi, pourquoi n’avez-vous pas sévi contre des actes si criminels, si lourds de conséquences ? Quand votre sûreté autant que votre grandeur vous montraient la sagesse de le faire...

Le roi– Pour deux précises raisons ? Qui pourront vous sembler plutôt débiles ? Mais qu’important, croyez la reine sa mère ! Elle ne vit que de le voir. Et quant à moi, que ce soit là ma force ou mon malheur. Je la sens si intime. A ma vie et mon âme que, tel que la planète à son cercle, attachée, je ne me meus. Que par elle l’autre motif qui fait que je n’ai pu rendre un compte public est la grande affection. Que le peuple lui voue dans cet amour ! On eût plongé ses fautes ? Et, comme une fontaine, pétrifiante il eût changé ses chaînes... En parure, croyez-moi, trop faiblement lestées ! Pour un vent si fort, mes flèches se seraient rabattues sur l’arc. Au lieu d’atteindre leur but.

Laërte– Et c’est ainsi que j’ai perdu, mon noble père. Et que je vois ma sœur. Dans cet affreux état, elle dont la valeur, si l’éloge veut se pencher. Sur le passé défiait de si haut par sa perfection, tout notre temps mais je me vengerai.

Le roi– N’y perdez pas ! Le sommeil et n’allez croire que je sois d’un ressort. Si usé ou faible que je puisse tenir pour plaisanterie ? Le danger qui me tire par la barbe, non ! Avant peu ? Vous en apprendrez plus : nous aimions votre père, et nous nous aimons. Nous-même, je suppose que cela vous permet d’imaginer...

Entre un messager avec des lettres.

Eh bien quelles. Nouvelles ?

Le messager– Des lettres. Monseigneur, des lettres ! D’Maleth celle-ci, pour Votre Majesté et celle-là, pour la reine.

Le roi– D’Maleth qui ? Les a apportées ?

Le messager– Des marins. Dit-on, monseigneur, je ne les ai pas. Vus, je les tiens de Claudio, qui les a reçues ! De celui qui les a portées.

Le roi– Vous en aurez. Connaissance,

Laërte (*Au messenger.*)– Laissez. Nous !

Le messenger sort.

(*Lisant* :) – Sachez haut et puissant qu'on m'a déposé. Nu sur le sol de votre royaume, demain, je mendierai la faveur de voir vos yeux royaux, et avec votre congé je vous rendrai compte de ce retour. Soudain et, plus encore, étrange, « HAMLET ». Qu'est-ce que cela signifie ? Sont-ils tous revenus ? Ou n'est-ce là qu'une supercherie ?

Laërte– Reconnaissez-vous ? L'écriture.

Le roi– C'est bien celle d'Maleth nu et dans un post-scriptum. Il ajoute : « Seul ». Pouvez-vous m'expliquer cela ?

Laërte– Je m'y perds. Monseigneur, mais qu'il arrive ! Mon cœur malade se réchauffe à l'idée que je vis. Pour lui dire en face : « Meurs ! » Comme ça.

Le roi– S'il en est ainsi. Laërte, comment est-ce possible ? Comment en douter ? Pourtant, voulez-vous vous laisser guider par moi ?

Laërte– Oui. Monseigneur, pourvu que vous n'imposiez pas de faire la paix.

Le roi– Mais si. La paix en toi, s'il est vrai qu'il soit de retour, et se dérobe au voyage et ne veuille plus le reprendre. Je veux l'inciter à un exploit dont l'idée vient de mûrir en moi, et dans lequel il ne pourra que périr, sans que sa mort soulève. Un souffle de blâme et sa mère elle-même n'aura aucun soupçon de cette ruse et n'y verra qu'accident.

Laërte– Ô monseigneur, je vous obéirais combien plus volontiers. Si vous faisiez en sorte que je sois l'instrument ?

Le roi– Voilà qui tombe. Bien, depuis votre départ on a beaucoup vanté en présence d'Maleth un certain talent où l'on dit que vous excellez. Toutes vos qualités n'éveillent pas en lui autant de désir que celle-ci qui pourtant, à mes yeux, est tout à fait secondaire.

Laërte– Quelle est cette qualité, monseigneur ?

Le roi– Rien qu'un ruban. Sur la toque de la jeunesse, bien qu'il ait son utilité. Car un costume frivole et négligé sied au jeune âge. Tout autant qu'aux mûres années les robes et les fourrures du sérieux et de l'opulence il y a deux mois. Nous avons ici un seigneur. Normand, je connais les Français. J'ai servi contre eux, je sais qu'ils sont bons. Cavaliers, mais celui-là, c'était la magie. Même enraciné en selle, il faisait accomplir à son cheval de si étonnantes prouesses qu'il semblait faire corps et presque se confondre. Avec la noble bête, il excédait à tel point ma pensée des tours et des figures que je n'inventais rien qu'il ne surpassât.

Laërte– Un Normand... N'est-ce pas

Le roi– ... un normand !

Laërte– J'en jurerais... C'est Lamord ?

Le roi– Lui-même.

Laërte– Je le connais, c'est le joyau, la vraie perle. De son pays ?

Le roi– Il vous rendrait hommage ! Et saluait en vous tant de maîtrise dans l'art et la pratique de l'escrime et surtout de l'épée, qu'il s'écriait que ce serait un merveilleux spectacle si l'on trouvait votre égal. Devant vous, jurait-il, les escrimeurs français n'avaient plus d'attaque, de parade, ni de coup d'œil. Mon ami, ce rapport a enflammé Maleth. D'une telle envie, qu'il n'a plus fait que désirer, que réclamer pour lutter. Avec vous, votre prompt retour, eh bien, ce qui s'ensuit...

Laërte– Que s'ensuit-il ? Monseigneur ?

Le roi– Laërte, aimiez-vous votre père ? Ou n'êtes vous qu'une image de la souffrance ? Le visage ? Mais non, le cœur !

Laërte– Pourquoi ? Cette question.

Le roi– Ce n'est pas que je pense que vous l'avez peu aimé... Mais je sais que toute affection a son heure. Et je vois sur des cas qui sont des preuves le temps en amoindrir l'étincelle. Et le feu il y a. Dans la flamme même de l'amour, la mèche qui charbonne et qui l'abattrait. Rien ne garde à jamais sa vertu. Première, puisque cette vertu devenant pléthorique meurt. De son propre excès, ce que nous voulons faire, faisons-le. Sur-le-champ. Car notre vouloir change, il connaît autant de déclin et de délais qu'il y a de mains et de bouches, et de hasards. Et bientôt l'intention n'est plus qu'un soupir. Prodigue qui ne soulage qu'en épuisant. Allons, crevons ! L'abcès Maleth revient. Qu'êtes-vous décidé à faire pour vous montrer le fils de Polonius ? Autrement qu'en paroles ?

Laërte– Lui couper la gorge en pleine. Église.

Le roi– Nul sanctuaire en effet pour sauver. Le meurtre, nulle barrière pour la vengeance, et pourtant ! Cher Laërte, faites ceci : enfermez-vous. Dans votre chambre, Maleth à son retour apprendra le vôtre ; nous pousserons certains à lui vanter... votre mérite ? à vernir à nouveau la renommée que le Français vous a faite... Bref, nous vous opposons, et nous parions. Sur vous ? Lui ? Sans méfiance et généreux, exempt de toute ruse, n'examinera pas les fleurets aisément. Ou en trichant un peu ? Vous pourrez donc faire choix d'une épée non rabattue et venger, d'une adroite feinte, votre père.

Laërte– Je le ferai ? Et pour cela j'aurai enduit ma lame ? Car j'ai acquis un poison si mortel chez un bateleur qu'il suffit d'y plonger l'épée. À la seconde où le sang est atteint, l'emplâtre le plus rare et toute la vertu des herbes de lune ne peuvent rien. Pour sauver de la mort votre homme, serait-il rien qu'égratigné, dans ce venin je tremperai ma pointe. Pour que, si je le pique, ce soit sa mort !

Le roi– Il faut y réfléchir, il faut peser quels moments, quels moyens peuvent le mieux servir. Notre dessein, s'il venait à échouer ? Et que notre intention se trahisse en nos fautes ! Mieux vaudrait n'avoir rien. Tenté notre projet doit donc avoir un suppléant qui nous secoure. Si l'autre fait long feu, voyons, voyons... Nous ferons un pari. Sur vos talents, un pari. Solennel "Ah !", j'ai trouvé ! Quand le combat vous aura échauffés (et poussez pour cela vos bottes), les plus rudes il voudra boire. Et j'aurai préparé à cette fin une coupe... Une gorgée. Et s'il a échappé à votre poison, notre but est encore atteint. Oh, attention ! Ce bruit...

Entre la reine.

La reine– Un malheur vient. Sur les talons de l'autre, tant ils suivent de près votre sœur. S'est noyé Laërte.

Laërte– Noyé ? Où ? S'est-elle noyée ?

La reine– Tout auprès d'un ruisseau. Un saule se penche qui mire dans les eaux son feuillage. Gris, c'est là qu'elle est allée tresser des guirlandes capricieuses, d'orties et de boutons-d'or, de marguerites et des longues fleurs pourpres que les hardis bergers nomment d'un mot. Plus libre, mais que nos chastes vierges appellent. Doigts des morts. Et voulut-elle alors, aux branches inclinées, grimper. Pour accrocher sa couronne florale ? Un des rameaux, perfide, se rompit. Et Ophélie ? Et ses trophées agrestes ? Sont tombés où l'eau pleure sa robe. S'étendit et d'abord la porte telle une sirène, tandis qu'elle chantait. Des bribes de vieux airs, inconsciente peut-être de sa détresse ou faite de naissance pour vivre ainsi. Mais que pouvait durer cet instant ? Alourdis par tout, ce qu'ils buvaient, ses vêtements prirent l'infortunée à sa musique, et l'ont vouée à une mort fangeuse.

Laërte– Hélas ! elle est donc ? Noyée ?

La reine– Noyée ? Noyée.

Laërte– Tu n'as eu que trop d'eau. Déjà, pauvre Ophélie ? Je proscriis donc mes larmes... Mais c'est la loi. De notre humanité, la nature les veut, peu m'importe. La

honte ! Avec ces pleurs, la femme en moi aura disparu, monseigneur... Adieu ? Le feu de ma parole voudrait flamber, mais ces sottes larmes l'éteignent.

Il sort.

Le roi– Gertrude ! Suivons-le. Quelle peine ! J'ai eu à calmer sa rage, et je crains qu'à nouveau ceci ne l'excite. Suivons-le donc.

Ils sortent.

Exercice : écrire deux textes avec un point de vue différent sur la même histoire.

Texte 1 :

- Au fait, je t'ai pas dit ? Comme je me sentais un peu seule dans ce grand appartement, je me suis dit que c'était pas mal de réfléchir à me prendre un animal de compagnie.
- Ah ouais, super idée ! T'as pensé à quel genre d'animal ?
- Le genre mignon. Attends, je vais te montrer !

Laurie se dirigea alors vers sa chambre et y disparut l'espace de quelques secondes. Lorsqu'elle réapparut, elle avait dans les bras une petite boule de poils blanche et noire dont je ne distinguais ni la tête ni la queue.

- N'aie pas peur, Caramel, c'est maman ! dit la jeune femme en caressant le petit animal.

Puis, tout à coup, Laurie retira la boule de poils de sa poitrine, l'agrippa des deux mains en la tenant par le ventre et me la mit si près du visage qu'il me fallut trente secondes avant que je sache ce que c'était.

- Oh, un lapin ! Trop mignon, dis-je en lui caressant le front. Elle a l'air heureuse, la petite fille. Tu l'as depuis quand ?
- Depuis ce matin. Je suis allée la chercher chez une éleveuse qui habite pas très loin d'ici, répondit Laurie.

Texte 2 :

*La porte de la pièce s'ouvre. Mon calvaire n'est donc pas encore fini ?
C'est la pire journée de ma vie. En l'espace de quelques heures, on m'a arraché à mon chez-moi, à ma famille, à la géante qui s'occupait de moi. J'ai tout perdu.
Mon seul lot de consolation ? Ce foin délicieux. J'en avais jamais mangé de toute ma vie, du comme ça. Pourtant ma géante me donnait plein de trucs à manger : du foin, des*

tonnes de foin, des petits granulés par-ci par-là, et aussi pas mal de légumes, de la salade, du céleri, du fenouil, des endives... Mais ce foin, là, il est extraordinaire.

Soudain, un rayon de lumière grandissant fit irruption dans la chambre ténébreuse. La méchante géante approcha. Sans prendre la peine d'allumer la lumière, elle fondit directement sur Caramel dans un élan prédateur. Le lapin sentit la créature immense s'abattre sur elle, l'enserrer fermement par les côtes et la plaquer contre sa poitrine. Une violente panique s'empara du petit animal sans défense, qui n'eut d'autre réflexe que de plonger sa tête sous l'aisselle de son agresseuse. L'obscurité l'apaisait un peu. Quand l'étreinte menaçante se raffermir, lui interdisant tout mouvement, elle sentit la méchante géante faire de grands pas jusqu'à la sortie de la chambre. Arrachée de son foyer natal depuis si peu de temps, voilà que Caramel l'était désormais de son refuge temporaire.

Elles pénétrèrent dans la pièce baignée de lumière. Tout à coup, la géante s'immobilisa. Le lapin se demandait dans l'angoisse quel sort allait lui être réservé. La poigne qui l'enserrait dans les bras de la géante se fit plus lâche, et une main grasse vint saisir Caramel par le ventre. Peu de temps s'écoula avant que la deuxième main du monstre ne vint se poser sur l'autre côté de sa taille, l'étreignant comme une ceinture. La tête du petit animal quitta l'aisselle ombrageuse de la géante, la lumière l'éblouit, et elle se sentit faire un mouvement brusque de rotation qui l'amena devant une forme immense et obscure. Une voix provenant de cette forme tonna :

– Oh, un lapin ! Trop mignon.

Caramel n'entendit pas ce qu'elle dit par la suite. Tout ce dont elle se souvient, c'est de l'immense main rugueuse et ridée du nouveau monstre qui se rua vers sa tête pour la... caresser.

Exercice : Flux de conscience

Mes muscles commencent à se réchauffer, j'aime cette sensation. Je ne suis qu'à peine au quart de mon jogging, il va falloir tenir. Le soleil me tape délicatement le visage et la légère brise qui me caresse le cou me donne cette impression de légèreté qui me fait oublier la difficulté de l'effort. J'arrive près du ruisseau, il va falloir sauter. En été il s'assèche mais pour l'instant il coule encore, il n'y aura pas de moustiques cet été. J'entends un bruit sourd à quelques mètres, bam, bam, bam, fracas régulier qui sonne comme un battement. Le bruit de ma hache sur le tronc. L'écorce craque sous l'impact, des copeaux éclatent et s'envolent. L'effort est difficile, chaque coup est un fracas qui fait vaciller mes muscles et mes organes. Mes lèvres ont le goût légèrement salé des gouttes de transpiration fugitives, j'y suis presque, encore quelques coups. Un coureur passe près du ruisseau, à quelques mètres, je le vois mais il ne me distrait pas de mon labeur, je souffle et j'y retourne. Le soleil me tape durement le visage, je suis brûlant. Je tends les bras en arrière, je plante encore une fois la hache dans le tronc. J'aurais aimé vouloir gémir mais je ne le peux pas, la hache se plante profondément dans mes fibres, j'ai perdu beaucoup d'écorce. De camarades aussi, ayant connu le même sort par le passé. Leur calme me frappait, pas un bruit, pas un mouvement, seulement le battement de la hache et le halètement de l'homme. Aucune douleur, aucune sensation, simplement la conscience de ce que l'on est en train de vivre et de la transformation qui vient. Moment de répit, la hache s'est tue, pas pour très longtemps. Je sens l'énorme creux dans mon côté gauche, je commence à plier sous mon propre poids, ce même poids qui m'a toujours fait croire que j'allais rester là inébranlable enraciné dans la terre pendant des siècles. Bam, bam, bam. Un rayon de soleil pénètre les frondaisons, me tape dans le dos, me soutient. La pesanteur m'attire, toute force me quitte, le sol me reçoit comme une offrande. La hache s'est encore tue. C'est fini.

Exercice : Cartels d'exposition photographique (thème : le flou)



La porte s'ouvre. Sur quoi ? On ne voit rien d'autre que l'étendue sablonneuse et hérissée de chevaux de frise de la plage d'Omaha. Il n'y aura que nous et les balles. Dieu sait ce qui se cache derrière le brouillard.



« Une fois que tu seras dans l'eau, regarde en bas et cours comme si ta vie en dépend. » Voilà ce que nous ont appris les instructeurs. Alors c'est ce qu'on a fait : on a couru tête baissée sans voir où on allait, comme des dératés. Notre vie en dépendait.



Les secondes étaient des heures. L'eau, de même avec les Boches, nous empêchait féroce-ment d'avancer. L'horizon était toujours aussi flou. Des silhouettes indistinctes

s'effondraient à chaque battement de cœur. Peut-être qu'on nous avait dit de baisser la tête pour ne pas voir ceux qui, devant nous, allaient être fauchés par la mort.



Ces trois masses indistinctes qui flottent en triangle au milieu du chaos, est-ce que c'est de l'équipement perdu ou des cadavres flottants ? Le sifflement des balles nous interdisait de nous retourner. Tout ce qui est au sol est perdu, nous lui tournons le dos à jamais en avançant droit vers la mort.



L'eau nous résista mais on en vint à bout. Sous nos pieds, maintenant, un sable humide et compact. On se jette violemment au sol pour éviter [les rafales pétaradantes des MG42](#) qui continuent leur récolte. Les pieux en bois et les chevaux de prise empêchent le débarquement des chars. Se confond avec eux la noirceur des corps, vivants et morts.

Article pour un séminaire sur la réécriture

Si nous connaissons tous Charles Baudelaire, nous ne le connaissons souvent que pour ses *Fleurs du Mal*, que ce soit parce que nous l'avons étudié au collège ou parce qu'il était sur notre liste de lecture des classiques de la littérature. Ce que nous ne savons pas, en revanche, c'est qu'il était un prosateur bien plus qu'un poète écrivant en vers. Il écrivit notamment une nouvelle, *Le Fanfarlo*, ainsi que de nombreux articles de critique artistique. Enfin, dans ce rendu, nous nous intéresserons à ses poèmes en prose en expliquant leur lien avec la réécriture, qui était la thématique de ce séminaire.

Le Spleen de Paris est le titre du recueil posthume de Baudelaire dans lequel figurent ses poèmes en prose. Il fut édité et publié par ses amis en 1869, c'est-à-dire deux ans après sa mort en 1867 (le titre original, *Petits poèmes en prose*, bien que plus explicite, ne fut pas retenu), alors même que la plupart de ces poèmes avaient paru progressivement dans des journaux du vivant même de l'auteur.

Voici un extrait du début de l'un de ces poèmes, *À une heure du matin*, écrit en 1862 :

« *Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.*

Enfin ! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée : [...] »

Nous ne nous attarderons pas sur l'étude proprement dite de ce poème. Dans le cadre de notre séminaire, ceci dit, il est très intéressant de le mentionner. En effet, les

spécialistes de Baudelaire y reconnaîtront l'écho d'un autre poème de l'auteur, cette fois-ci beaucoup plus connu et écrit en vers. Voici le poème en question :

L'Examen de minuit

*« La pendule, sonnant minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :
- Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique ; [...] »*

(Les Fleurs du Mal, poème écrit en 1863)

On retrouve effectivement la mise en scène du bilan de la journée effectué en pleine nuit, avec un ton ironique de la part de l'énonciateur. Cette similitude est loin d'être une coïncidence.

Si l'on prête bien attention aux dates auxquelles furent écrits les deux poèmes en question (respectivement 1862 pour le poème en prose et 1863 pour le poème en vers), on comprend que *À une heure du matin*, paru dans *Le Spleen de Paris*, est en réalité une sorte de prototype de *L'Examen de minuit*, paru dans *Les Fleurs du Mal*, et que le deuxième est une réécriture en vers du premier.

Ce genre de réécriture se manifeste également dans l'autre sens (d'un poème en vers à un poème en prose) dans ces deux recueils de poèmes de Baudelaire.

C'est le cas de *L'Invitation au voyage*, poème initialement écrit en vers en 1855, puis réécrit en prose en 1857. Il est d'ailleurs bon de noter que Baudelaire a conservé le titre malgré sa réécriture, contrairement à l'exemple précédent. Et évidemment, le sujet du poème en prose demeure proche de celui de l'original. Voici les deux poèmes en question :

L'Invitation au voyage (1855)

*« Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !*

*Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.*

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. [...] »*

L'Invitation au voyage (1857)

« Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations. [...] »

Dans une lettre écrite en 1861, Baudelaire dit à propos des poèmes qui composeront *Le Spleen de Paris* :

« Ces textes, c'est en somme encore Les Fleurs du Mal, mais avec beaucoup plus de liberté, de détails et de railleries. »

Il met donc en relief la relation étroite qu'entretiennent ses poèmes en vers et en prose, avec des points communs mais également des différences dont il convient de parler parce qu'elles sont le produit du changement de forme engendré par la réécriture.

Nous résumerons ces différences des poèmes en prose par rapport aux poèmes en vers dans cette liste non exhaustive :

- l'œuvre est plus acide (ironie mordante)
- elle est moins contrainte par la forme
- elle est plus détaillée grâce à l'expansivité de la prose par rapport au vers, plus allusif et synthétique
- la prose est plus concrète, plus dure, et traite des banalités de la vie, contrairement au caractère éthéré, idéalisé et "lyrique" de la poésie dite classique, écrite en vers.

Ainsi, la réécriture (de la prose vers les vers et inversement) donne naissance à une dualité dans la forme, et pourtant, demeure dans les poèmes une forme d'unité dans l'esprit puisque le poète y traite la matière, qu'il se contente d'aborder d'une manière qui convient mieux aux spécificités de la forme en question.

Nous concluons ce rendu par une citation qui rend compte de l'aspiration de Baudelaire à faire de la poésie, quelle que soit la forme :

« Sois toujours poète, même en prose. »

(Mon cœur mis à nu, 1864, recueil de fragments et de notes de l'auteur)

Ainsi, Baudelaire a abordé la réécriture en tant que transposition d'un même fond d'une forme à une autre. Ce changement de forme lui donne plus de libertés, notamment grâce aux spécificités de la prose, octroyant une tout autre ampleur à ses textes tout en conservant une cohérence globale de son œuvre.

Diptyque I

PERSONNAGES

UN GARÇON.

LE SERPENT, *Iblis*.

LE DIRECTEUR D'ÉCOLE.

Un garçon est seul sur la scène, qui est totalement vide.

UN GARÇON. – Dans un pays où le soleil frappait fort et où la terre était recouverte de sable, il y avait un petit garçon fasciné par le ciel. Il le regardait souvent. Il passait tellement de temps à le regarder qu'à l'école, ses camarades lui demandaient : « Pourquoi est-ce que tu regardes tout le temps le ciel, au juste ? Pourquoi tu ne regardes pas le sable, comme tout le monde ? »

En effet, dans leur pays, tout le monde regardait le sable. Le garçon ne comprenait pas pourquoi tout le monde regardait le sable. Il n'y avait rien d'intéressant, après tout. C'était un tas de petits grains côte à côte. Rien à voir avec l'immensité du ciel et la beauté des étoiles. Du moins, c'est ce que pensait le garçon.

Dans tout le pays, il passait pour un phénomène de foire. Qu'est-ce que c'est que ce garçon qui regarde tout le temps vers le ciel ? Ne voit-il pas qu'il y a du sable, par terre ? Pourquoi il s'intéresse à des choses qui sont si loin, si hautes et si difficiles à voir, alors qu'il y a du sable juste sous ses pieds ?

Dans ce pays, les gens ne manquaient de rien. Alors, ils se contentaient de ce qu'ils avaient sous les pieds. Sauf le petit garçon. Lui, il voulait atteindre le ciel, et il se fichait du sable.

II

UN GARÇON. – Un jour, alors que le petit garçon rêvassait sur la route de l'école, il manqua de trébucher sur une pierre. Il se rattrapa facilement mais se fit mal à la cheville, alors il baissa la tête et son regard se fixa sur un serpent qui se cachait derrière la pierre. Le serpent lui posa une question :

LE SERPENT, *dont on entend la voix depuis les coulisses* – Pourquoi tu regardes le ciel, gamin ?

UN GARÇON. – Parce que c'est joli, à la nuit tombée. Et parce qu'il y a des étoiles.

LE SERPENT, *avec une espèce de sourire qui mettait mal à l'aise le garçon sans qu'il ne sache pourquoi*. – Ah oui ! Tu as raison. Il est beau, le ciel, quand il est étoilé. Pourquoi les gens regardent le sable, après tout ? Ce ne sont que des petits grains côte à côte. Ils n'ont rien à nous apprendre. Qu'est-ce que tu en penses, gamin ?

UN GARÇON. – Je suis d'accord avec toi, serpent. Dis-moi, comment tu t'appelles ?

LE SERPENT. – Je m'appelle Iblis.

UN GARÇON. – Le garçon détourna le regard quelques instants pour regarder le ciel, et lorsqu'il se retourna, Iblis n'était plus là. Alors, il reprit la route. Il pensait au ciel parsemé d'étoiles. Il pensait à l'Étoile polaire, à la Grande Ourse, à la Voie lactée. Et il pensait aux gens de son peuple, qui ne les regardaient jamais. Cela le rendait triste. Pourquoi était-il le seul que ça intéressait ? Pourquoi est-ce que personne ne le comprenait ?

Enfin, personne... Il y avait bien le serpent qu'il avait rencontré, Iblis. Lui, il avait l'air de connaître la valeur du ciel. Il savait que le sable n'était que des petits grains côte à côte,

et qu'ils n'avaient rien à nous apprendre. Rencontrer quelqu'un qui était d'accord avec lui était tellement inespéré que cette discussion l'avait conforté dans ce qu'il pensait : son peuple se trompait, ils ne connaissaient pas la valeur des choses. Sinon, il ne s'intéresserait pas au sable alors qu'il y a le ciel.

Enfin, il arriva à l'école.

III

UN GARÇON. – Ce jour-là, tout le monde remarqua un changement dans l'attitude du jeune garçon. Il avait toujours été... particulier, certes, mais il était respectueux et réservé. Il n'avait jamais dit un mot plus haut que l'autre, et il fuyait systématiquement toute forme de conflit.

Or, cette fois-ci, il devint violent. Agacé par les conversations de ses camarades, il s'était mis à l'écart, mais un des enfants eut le tort de dire le mot "sable" et, nul ne comprit pourquoi, le garçon se précipita vers lui et en mit violemment une poignée dans sa bouche. C'était pour lui, semblait-il, le mot de trop. Les témoins de la scène dirent même l'avoir entendu dire :

(En criant) « Tiens, mange ! puisque tu n'as que ce mot-là à la bouche. »

Aussitôt informé, un surveillant accourut pour séparer les enfants et comprendre ce qu'il s'était passé. Attrapant le jeune garçon par le bras et l'éloignant de ses camarades, il comprit bien vite que celui-ci avait eu une réaction injustifiable. Un tel comportement devait être puni. Il l'amena dans le bureau du directeur. Derrière eux, on entendit une voix noyée dans un groupe d'écoliers s'exclamer :

(En hurlant) « Tu as de la chance qu'on ne peut pas attraper un bout de ciel, sinon on te l'aurait fait bouffer, nous aussi ! »

Heureusement, le directeur d'école était magnanime. Ce garçon n'avait jamais posé problème auparavant, il était bon élève, on n'avait jamais rien eu à lui reprocher. Il sut instinctivement que quelque chose s'était passé dans sa vie, et il voulut découvrir quoi.

Le directeur d'école entre sur scène et se place en face du garçon.

LE DIRECTEUR. – Mon petit, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

(Le garçon hausse les épaules. Long silence.)

LE GARÇON. – J'ai fait quelque chose de pas bien.

LE DIRECTEUR. – C'est une drôle de façon de dire les choses, mais au moins, tu le reconnais. Mais ce n'est pas ce que je te demande.

LE GARÇON. – Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous me demandez, alors ?

LE DIRECTEUR, *se recoiffant et réajustant ses lunettes*. – En dehors de l'école. Dans ta famille, par exemple ?

(Le garçon fait non de la tête.)

LE DIRECTEUR. – Alors, une rencontre, peut-être ?

(Le garçon hoche de la tête.)

LE DIRECTEUR. – Raconte-moi.

(Le garçon raconte ce qui lui est arrivé. Son trajet vers l'école, la pierre, et Iblis.)

LE DIRECTEUR. – Iblis ? Tu veux dire, le serpent ?

LE GARÇON, *étonné*. – Vous le connaissez, Monsieur ?

LE DIRECTEUR. – Tout le monde finit un jour par le rencontrer, mais c'est étrange qu'il t'ait déjà approché à ton âge. En général, il s'attaque aux gens lorsqu'ils sont un peu plus vieux. Et alors, qu'est-ce qu'il t'a dit à ce moment-là ?

LE GARÇON. – Qu'il me comprenait, que le sable n'était que des grains côte à côte et que le ciel était beaucoup plus intéressant.

(Le directeur quitte la scène quelques secondes et revient le Coran à la main.)

LE DIRECTEUR. – « *Et lorsque nous dîmes aux Anges : “Prosternez-vous devant Adam”, ils se prosternèrent, excepté Iblis, qui était du nombre des djinns et qui se révolta contre le commandement de son Seigneur.* »

Est-ce que tu as déjà entendu parler du diable, petit ?

(*Le garçon acquiesce.*)

LE DIRECTEUR. – Moi, la première fois que j’ai entendu parler d’Iblis, c’était là, dans ce verset du Coran. Iblis, c’est le nom du diable avant qu’il ne soit déchu. (*Il tousse*) Tu sais, avant d’être un démon, c’était quelqu’un de bien.

LE GARÇON, *étonné*. – Ah bon ?

LE DIRECTEUR. – Eh oui. Il rendait à Dieu le culte qu’il mérite et il faisait le bien.

LE GARÇON, *confus*. – Qu’est-ce qu’il s’est passé, alors ? Pourquoi il est devenu méchant ?

LE DIRECTEUR. – Il est devenu méchant parce que Dieu a décidé de créer l’homme, cet être extraordinaire capable de choisir le bien par lui-même, contrairement aux Anges qui n’ont pas cette capacité. Et Iblis ne pouvait pas comprendre pourquoi cet être créé à partir d’argile boueuse et malodorante méritait qu’on s’incline respectueusement devant lui. Il n’a pas compris quelle était la nature grandiose de l’homme. C’est pour ça qu’il s’est rebellé : parce qu’il s’est cru meilleur que lui.

LE GARÇON, *en aparté*. – J’ai rencontré le diable dans le désert. Il m’a dit que j’avais raison de trouver joli le ciel étoilé. Il m’a dit qu’il se demandait aussi pourquoi les gens regardaient le sable. Je me sentais seul, il m’a consolé, et j’ai eu la conviction que le sable était vraiment sans intérêt et que les gens étaient moins intelligents que moi.

LE DIRECTEUR. – Depuis ce jour, c’est comme ça qu’il s’y prend. Il nous flatte, nous fait croire qu’on a compris une chose que personne d’autre n’a compris, et nous pousse à faire du mal aux gens à cause de cette certitude qu’il a ancré au plus profond de notre âme.

LE GARÇON. – C’est ce qu’il a fait avec moi. J’ai compris. Mais Monsieur, le ciel étoilé, vous ne trouvez pas ça plus intéressant que le sable ?

LE DIRECTEUR, *souriant*. – Si tu veux vraiment mon avis, ce qui m'intéresse le plus, c'est la physique. Dans l'œil du physicien, il n'y a ni sable, ni ciel. Il n'y a que des assemblages d'atomes. Tu comprends ?

LE GARÇON. – Un peu... Les atomes, mon grand-père en parlait beaucoup. Quand je buvais un verre d'eau, il me disait que je buvais de l'hydrogène et de l'oxygène. Au début, je ne comprenais pas, je croyais qu'il rigolait. Et puis, après, il m'a expliqué ce que ça voulait dire.

LE DIRECTEUR. – Voilà, petit, c'est exactement ça. Tu vois, les étoiles que tu aimes regarder ? Ce sont d'immenses amas d'atomes concentrés. Et le sable, c'est pareil, mais en tout petit. Ce ne sont pas les mêmes assemblages, ils n'ont pas la même taille, et on ne les perçoit pas de la même manière, c'est tout. (*Court silence.*) Est-ce que tu as déjà voyagé, petit ?

LE GARÇON. – Non, jamais.

LE DIRECTEUR. – Alors, je te le souhaite. Tu vas découvrir des choses extraordinaires. Est-ce que tu sais, par exemple, qu'il existe un pays où tout le monde regarde le ciel ?

LE GARÇON, *étonné*. – Ah bon ? Vraiment ?

LE DIRECTEUR. – Oui, ça existe ! Là-bas, c'est la coutume : ils aiment le ciel, le trouvent joli, et ne regardent jamais le sable. J'ai visité ce pays, dans ma jeunesse, et ça a été une révélation. Des gens ne regardent jamais le sable. Je n'avais jamais connu ça avant.

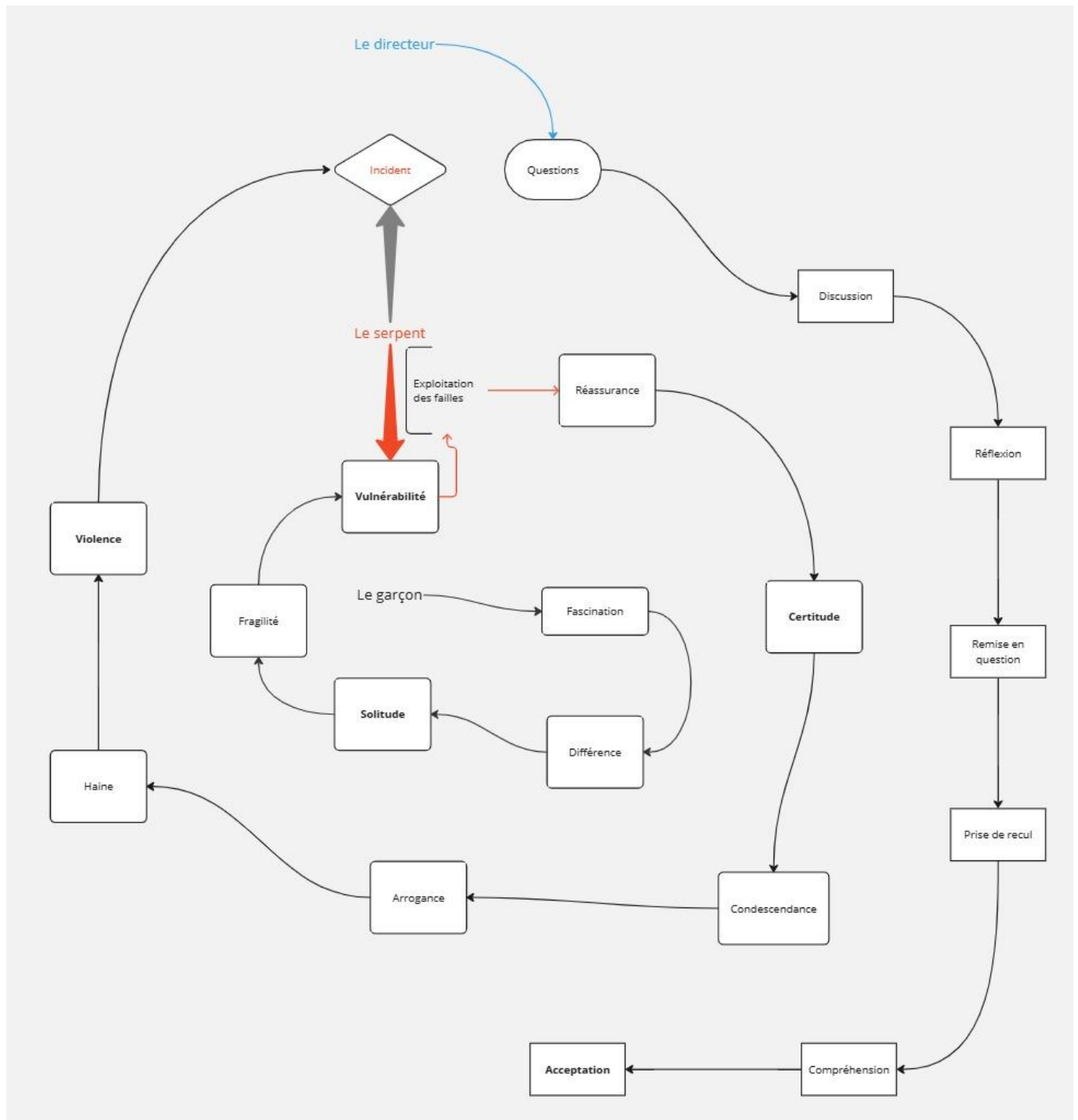
LE GARÇON, *fasciné*. – Comment on fait pour aller dans ce pays, Monsieur ?

LE DIRECTEUR. – Oh, il est très loin, tu sais. Tu es trop jeune pour l'instant. Mais quand tu en auras l'âge, je te conseille d'aller le visiter. Tu devrais t'y plaire. Bref, si je te raconte ça, c'est parce que tu n'es pas seul. Iblis a essayé de te faire croire ça pour te pousser à te croire meilleur que les autres et, en bout de course, à leur faire du mal. Mais c'est faux. Il y a des gens qui s'intéressent au ciel, quelque part. Et finalement, si le ciel vous plaît, tant mieux. Et si le sable plaît à d'autres, quel est le problème ?

IV

LE GARÇON. – Comment pouvait-on s'intéresser au sable ? L'enfant ne le comprenait pas et ne le comprendrait pas avant bien longtemps. Ce qu'il avait compris, par contre, c'est qu'il n'était pas seul à s'intéresser au ciel. Et surtout, que le sable et le ciel n'étaient finalement que des amas d'atomes arrangés différemment, et que le diable s'en était pris à lui pour lui faire faire du mal aux autres sous prétexte qu'un certain arrangement d'atomes était plus digne d'intérêt qu'un autre. Il se sentait bête.

Diptyque II – Structure psycho-narrative



Nouvelle

LES ÂMES ITINÉRANTES

En face de moi se trouvait le feu de camp. Il crépitait. Les flammes contrastaient avec la noirceur qui se propageait dans le ciel. Ce soir, nous étions nombreux à occuper le même campement, à quelques minutes à peine d'un puits généreux et abondant qui avait sauvé bien des âmes des affres de la déshydratation.

J'avais moi-même ce soir recueilli quelques étrangers en détresse qui erraient parmi les dunes, les habits jaunis par le sable fin emporté par le vent, les traits tirés par la prouesse physique que requiert un tel voyage.

Ils n'étaient pas des gens du coin. Cela se voyait immédiatement : nous parlions la même langue mais ne partagions pas les mêmes codes ; il y a une maladresse qui émane toujours des étrangers. Il m'avait moi-même fallu des années avant que je m'y fisse et que je fusse imprégné des coutumes sahariennes. Combien de temps leur faudrait-il pour s'habituer ? et pourquoi d'ailleurs avaient-ils décidé de parcourir ces contrées désertiques ? Prendre la décision de quitter son pays demandait un courage considérable. Ce ne pouvait être que le fruit de l'audace et du lâcher-prise qui habitent les esprits exceptionnels des voyageurs et des aventuriers.

Je ressentis le devoir de leur venir en aide quand je les aperçus au loin, faisant de grands signes et criant à gorges déployées. Ils eurent de la chance car, à cet instant, j'avais pris la liberté de m'éloigner un peu de la caravane de dromadaires dont nous faisons partie, ma famille et moi, pour trouver un peu de tranquillité dans l'immensité du paysage. J'étais seul, à pied, avec comme cap le prochain point d'étape de la caravane, dont je connaissais l'emplacement, et c'est ainsi que j'avançai en toute confiance vers les voyageurs égarés. La gandoura agitée par le vent et le turban bleu me recouvrant le visage, je levai les mains au ciel de toute mon envergure,, criant d'une voix forte et accueillante :

— Messieurs, vous avez l'air perdu ! Vous avez besoin d'aide ?

L'un des trois hommes s'avança et prit l'initiative de se faire porte-parole. Tandis que je découvris mon visage et que j'affichai un sourire bienveillant, ce dernier répondit :

— Vous êtes bien perspicace ! À qui avons-nous l'honneur ?

— À Yassine, un serviteur du Tout-Miséricordieux, étranger devenu nomade en regagnant la terre de ses ancêtres. Et vous, messieurs ?

— Je suis Gabriel, et voici Antonio et Hocine, dit-il en désignant ses comparses. Comme vous l'avez constaté, le voyage nous a quelque peu fatigués et nous espérons que quelqu'un puisse nous accompagner jusqu'au prochain puits et nous indiquer la ville la plus proche. Nos gourdes sont presque vides et notre sens de l'orientation nous a fait défaut.

— Vous vous êtes trouvé un guide, dans ce cas. Il se trouve que je fais partie d'une caravane qui est à deux pas d'ici, et nous devons faire halte près du prochain puits. Je vous invite à me suivre ! m'exclamai-je avec enthousiasme.

Leurs visages s'illuminèrent de soulagement. Je leur tendis une des deux gourdes en peau de chèvre que je portais à la taille pour qu'ils pussent tenir bon jusqu'à la caravane, puis je bus une gorgée dans la mienne. Les trois hommes semblaient s'être partagé un seul dromadaire, le montant à tour de rôle pour se reposer avant de céder la place au prochain. L'animal semblait aussi harassé par le voyage que ses monteurs intermittents : ses côtes étaient visibles et il n'était pas très gras pour un dromadaire de son âge. La halte près du puits leur ferait à coup sûr, à tous, beaucoup de bien.

Les hommes me remercièrent et, saisissant les rênes qui pendaient du long cou charnu de leur monture, je leur fis signe de me suivre. Le fier animal semblait tout avoir compris de la situation car il me laissa le guider sans rechigner. Les trois voyageurs nous emboîtèrent le pas. Après une demi-heure de marche tout au plus, la caravane nous apparut et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'arrivée au campement, où nous pûmes faire le plein d'eau potable, une eau fraîche et cristalline, revigorante. Ainsi, nous nous arrêtâmes pour la nuit et rejoignîmes la tente de ma famille, dressée par ma femme et les enfants avec l'aide de leurs compagnons de voyage.

Pour le peu que nous nous étions dit durant le trajet, mes hôtes me rappelaient mon ancienne condition. Dans leurs yeux fougueux brillait une flamme inextinguible de détermination, malgré leur état avancé de fatigue. Ils avaient déjà toute l'apparence de vrais nomades, mais leur discours laissait transparaître qu'ils n'en avaient pas encore acquis la pensée. Je songeais au rôle que je pouvais avoir auprès d'eux jusqu'à notre arrivée en ville. Avoir au gré du destin sauvé trois vagabonds me rendait en quelque sorte moralement responsable d'eux pour la fin de notre périple. Ce sentiment de devoir persistait, peut-être parce que j'avais l'impression qu'ils étaient mon propre reflet quelques années plus tôt, quand,

à la recherche d'un principe qui guiderait ma vie, je quittai la France pour le désert et y trouvai Dieu, et qu'ayant trouvé Dieu je me suis trouvé.

J'eus envie de les aider à restructurer leur réflexion, à abandonner les automatismes de la civilisation moderne et à réagencer les chemins synaptiques au cœur même de leur cerveau pour penser d'une tout autre manière qu'auparavant. Encore fallait-il qu'ils fussent réceptifs, ce que j'ignorais pour ne pas avoir assez fait leur connaissance. Et puis, il se pouvait que je leur transposasse mes anciennes aspirations sans être attentif à ce qu'ils voulaient. Ce dont j'étais sûr, en tout cas, c'est qu'ils étaient aussi à la recherche de quelque chose. Je le sentis dès le premier regard, comme si j'avais sondé le fond de leur âme.

Comme tout nouveau nomade, j'avais moi-même traversé une prise de conscience. Il est fou de réaliser comment une seule et même personne peut voir le monde d'une façon totalement différente en l'espace de quelques années, quelle que soit la raison de ce changement de perspective. À l'aune d'un drame personnel ou d'une angoisse existentielle, l'homme peut être ébranlé dans son fondement et, de ce fait, entièrement se réinventer. Tout le monde peut renaître, par la volonté de Dieu, et c'est sûrement la meilleure chose que l'on puisse souhaiter à quelqu'un, pourvu que le changement soit bénéfique. Mais pour qui a bon cœur et est sincère dans sa quête, je crois que ce processus ne peut être que bénéfique. D'ailleurs, cette considération est profondément optimiste : parfois, cela advient chez quelqu'un dont on ne pouvait même pas soupçonner le changement. Nul n'est condamné à suivre indéfiniment ce qui le détermine au préalable : en ultime appel, c'est l'homme qui choisit sa voie, et ce sont souvent d'âpres épreuves qui rendent possibles de si heureux dénouements.

L'esprit rêveur, près du feu, suspendu au fil de mes pensées dans la nuit noire au milieu des sables endormis, ce soir-là, je m'abandonnai au sommeil du nomade, un sommeil lourd et enveloppant qui permet au corps de se préparer pour la suite du voyage.